

La « divine » scandaleuse Sarah Bernhardt au Québec

Christian Beaucage

Number 35, Fall 1993

Que le spectacle commence!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8427ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaucage, C. (1993). La « divine » scandaleuse : Sarah Bernhardt au Québec. *Cap-aux-Diamants*, (35), 38–41.

La «divine» scandaleuse Sarah Bernhardt au Québec

La «divine» est venue plusieurs fois à Montréal durant sa carrière, mais une seule fois à Québec à l'Auditorium devenu aujourd'hui le Capitole. Un passage qui a suscité tout un émoi dans la paisible vieille capitale!

par Christian Beaucage

La «divine» et la métropole

Dans sa thèse de doctorat intitulée *L'activité théâtrale à Montréal 1880-1914*, Jean-Marc Larue s'est intéressé aux nombreux passages de Sarah Bernhardt à Montréal. Il précise que pour cette première tournée, les imprésarios de la «divine», Henry Abbey et Edward Jarrett,

Lors de ses tournées en Amérique, l'actrice utilise un train spécialement aménagé pour elle.

(Arthur Gold et Robert Fizdale. «The divine Sarah. A life of Sarah Bernhardt». Londres: Harper Collins, 1992).



La «divine» dans le rôle de «Dona Sol» de «Hernani» de Victor Hugo. Le poète Louis-Honoré Fréchette a acclamé son jeu dans cette pièce.

(Arthur Gold et Robert Fizdale. «The divine Sarah. A life of Sarah Bernhardt». Londres: Harper Collins, 1992).



LORSQUE, EN 1880, SARAH BERNHARDT entreprit sa première tournée américaine, elle avait déjà connu de grands succès à Paris. En 1872, son interprétation de la reine d'Espagne, dans le drame romantique *Ruy Blas* de Victor Hugo, l'avait déjà consacrée «reine» de la scène parisienne. Cependant, la «divine», comme on la surnommait, avait déjà quelques scandales et déboires à son actif. Entre autres, elle avait remis sa démission au directeur de la Comédie-Française et ce dernier la poursuivait pour bris de contrat. Une tournée en Amérique représentait donc pour l'actrice le moyen de se faire oublier de ses détracteurs et de renflouer ses coffres.

n'avaient prévu que bien tardivement, dans leur itinéraire, le passage de leur protégée dans la métropole. Cependant, Abbey et Jarrett surent rendre ce premier passage de Sarah, inoubliable! Et pour cause! Pendant les jours de l'Avent, ils mirent à l'affiche à l'Académie de musique, *Adrienne Lecouvreur* de Eugène Scribe et Ernest Legouvé (le 23 décembre), *Froufrou* de Henri Meilhac et Ludovic Halévy (le 24 décembre) et à Noël, *La Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas fils ainsi que *Hernani* de Victor Hugo.

Les fervents catholiques et les bien-pensants considéraient ce répertoire scandaleux. L'évêque

de Montréal, M^{sr} Édouard-Charles Fabre mit lui-même ses ouailles en garde contre ces représentations immorales. Sarah Bernhardt joua malgré tout devant des salles bondées!

Si cette première visite de l'actrice parut quelque peu impromptue, elle fut quand même couronnée de succès. Succès de scandale, il va sans dire! Audacieuse, Sarah Bernhardt revint jouer à Montréal à chacune de ses tournées américaines, avec ce répertoire qu'elle savait profitable pour sa publicité et rentable pour son entreprise. Entre 1880 et 1922, les Montréalais allèrent l'applaudir à plusieurs reprises (en 1880, 1891, 1896, 1905, 1911 et 1922), accordant toujours une grande importance aux faits et gestes de la vedette comme aux discours de ses personnages.

Sarah Bernhardt ne laissa personne indifférent lors de ses visites à Montréal. L'Église condamna à maintes reprises le répertoire qu'elle interpréta, les quotidiens ne manquèrent jamais de l'encenser ou de l'ignorer, et les artistes locaux en firent leur modèle: Angéline Lussier, dite Blanche de la Sablonnière, que l'on peut considérer comme la première actrice professionnelle au Québec, fut surnommée par ses contemporains la «Sarah Bernhardt québécoise». À son tour, la comédienne Juliette Béliveau porta le sobriquet de «petite Sarah».

Sarah Bernhardt fut aussi une source d'inspiration pour Louis-Honoré Fréchette qui lui dédia ces quelques vers, lors de sa première visite dans la métropole:

À SARAH BERNHARDT

Salut, Sarah! salut charmante doña Sol!
Lorsque ton pied mignon vient fouler notre sol,
Notre sol couvert de givre,
Est-ce un frisson d'orgueil ou d'amour? je ne sais;
Mais nous sentons courir dans notre sang français
Quelque chose qui nous enivre!

Le poète lui écrivit également un premier rôle au théâtre, dans le drame *Veronica*, qu'elle n'interpréta finalement jamais.

Sarah Bernhardt avait trente-six ans lorsqu'elle joua pour la première fois à Montréal, elle en avait soixante et un lors de son unique séjour à Québec en décembre 1905. En vingt-cinq ans, elle était devenue une artiste adulée à travers le monde, une légende vivante. La comédienne Béatrix Dussane, qui avait joué au théâtre avec Sarah Bernhardt, écrivit un petit ouvrage intitulé *Reines de théâtre*, dans lequel elle qualifia la «divine» en ces termes:

Elle échappe au bon sens: qu'il s'agisse de son métier, de son temps ou même de son sexe. Passé sa cinquantaine, elle entre dans une vie nouvelle, où son personnage tient à la fois de la femme, de l'homme, de la déesse et de l'illusionniste.

Une visite troublante

Sarah Bernhardt avait mis du temps avant d'accepter de venir se produire dans la capitale. La raison possible de cette présence tardive peut-elle s'expliquer par l'inexistence, avant 1903, d'un théâtre qui fût assez prestigieux pour accueillir l'actrice, comme le mentionnait un journaliste du *Soleil*, dans l'édition du 2 décembre 1905:

Maintenant que nous avons un théâtre [Auditorium, actuel Capitole] digne de la recevoir, madame Sarah Bernhardt eût été injuste envers Québec si, après avoir fait applaudir partout tout ce que l'art français compte de plus enchanteur, elle n'eût pas voulu nous faire visite et nous convier, à notre tour, à un de ces festins de l'art dont elle s'est faite, partout dans les deux Amériques, la gracieuse dispensatrice.



Page couverture de la pièce «Adrienne Lecouvreur» publiée en 1896. (Archives de l'auteur).

Angéline Lussier, dite Blanche de la Sablonnière, première comédienne québécoise professionnelle. («Annuaire théâtral» [1908-1909], p. 238).

Les deux principaux quotidiens de Québec *Le Soleil* et *L'Événement* n'avaient pu s'empêcher de pratiquer un certain sensationnalisme en annonçant l'arrivée de Sarah Bernhardt, tandis que le clergé, redoutant l'immoralité du répertoire de l'actrice, sommait les fidèles de ne pas assister aux représentations.

Le 4 décembre en soirée, Sarah Bernhardt incarna Marguerite Gautier dans *La Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas fils, le 5 décembre en matinée, la Tisbe dans *Angelo, tyran de Padoue* de Victor Hugo, et en soirée, Adrienne Lecouvreur de la pièce du même nom, revue et corrigée par Sarah Bernhardt elle-même.



Document promotionnel pour la dernière tournée de Sarah Bernhardt en Amérique en 1917-1918. (Collection privée).

Comme nous l'avons déjà précisé, *La Dame aux Camélias* et *Adrienne Lecouvreur* connurent un succès de scandale dès leurs premières représentations dans la métropole en 1880. Ces deux pièces n'étaient pas moins pernicieuses pour l'archevêché de Québec! L'une d'elles le fut probablement davantage. En fait, Sarah Bernhardt préféra sa version d'*Adrienne Lecouvreur* à l'œuvre originale de Scribe et Legouvé. Il semble que, dans le remaniement du drame, l'actrice française en ait profité pour régler ses comptes avec le clergé. Pour le constater, il suffit de relire les dernières répliques d'*Adrienne Lecouvreur*, jeune comédienne à l'agonie, qui renie l'Église et refuse de se repentir:

Adrienne: Quelle profession? Mon art? Vous voulez que je renie ma profession d'artiste? Vous voulez que je foule aux pieds, que je brûle et jette aux quatre vents toutes ces divines émotions dont j'ai vécu? Moi, une des prêtresses de cet art, vous voulez que je le renie? Mais le connaissez-vous cet art que vous maudissez, mon père? Il est noble, réconfortant, éducateur!

Il prêche avec douceur ce que vous prêchez avec rudesse! Il évoque le vice, c'est vrai, mais pour le confondre! Il chante la beauté des choses! Il glorifie Dieu! Il éveille le patriotisme! Il frappe à tous les cerveaux! Il frappe à tous les cœurs! Il les émeut, les transporte, les électrise! Il châtie! Il flétrit! Il pardonne!

Le père Dominique: Dieu le condamne!

Adrienne: Non pas Dieu! mais l'Église!

Le père Dominique: Eh! bien, c'est l'Église qui vous arrêtera au seuil de sa porte, si vous persistez dans ces profanes croyances! C'est l'Église qui refusera la terre sainte à votre corps, si vous ne renoncez!

Adrienne: Je ne renonce à rien. L'art et l'amour seront les ailes qui me porteront vers Dieu! Le monde est son église! Vous ne pouvez m'en chasser! La terre est sa Terre! Vous ne pouvez ni la profaner, ni la sanctifier!

M^r Louis-Nazaire Bégin ne put s'empêcher de sévir après avoir pris connaissance du répertoire de Sarah Bernhardt. Le 31 décembre 1905, il interdit aux fidèles, sous peine de refus d'absolution, d'assister aux représentations théâtrales données à l'Auditorium. Le 10 janvier 1906, cette défense fut levée puisque trois citoyens avaient été nommés pour agir en tant que censeurs des pièces jouées dans le plus grand théâtre de Québec. Cette censure s'appliqua uniquement aux pièces écrites en français. Il est impossible de savoir combien de temps ce comité de censure fut effectif, mais l'essentiel est de se rappeler qu'il fut créé à la suite du passage de Sarah Bernhardt dans la ville.

Une déclaration incendiaire

Sarah Bernhardt ne se limita pas à provoquer la colère du clergé par l'interprétation de personnages scandaleux, mais elle se mit elle-même en cause lors d'une entrevue qu'elle accorda aux journalistes de Québec dans sa suite du Château Frontenac. Elle y fit le procès de la société canadienne-française de cette façon:

Je ne comprends rien à votre population, dit-elle. Vous avez des Canadiens-anglais [sic], des Canadiens-irlandais [sic], des Canadiens-français [sic], des Canadiens-iroquois [sic]! mais voulez-vous me dire pourquoi vous vous appelez des Canadiens-français [sic]! Vous avez à peine une goutte de sang français dans les veines. [...] Vous avez un beau pays, mais c'est tout. Depuis vingt-cinq ans l'agriculture peut-être a prospéré, mais le reste? Vous n'avez pas de peintres, vous n'avez pas de littérateurs, vous n'avez pas de sculpteurs, vous n'avez pas de poètes. Fréchette peut-être, et un autre jeune. Mais sapristi, vous n'avez pas d'hommes, vous n'avez pas d'hommes! [...] C'est à vous, les journalistes, et à la jeunesse étudiante, à préparer l'avenir et à former le goût et les mœurs d'un pays [...] Vous avez progressé depuis vingt-cinq ans mais en arrière [...] Vous êtes sous le joug du clergé

[...] Vous lui devez ce progrès en arrière qui vous fait ressembler à la Turquie.

(Tel que rapporté dans *L'Événement*, «Le Canada est un beau pays», 5 décembre 1905).

Après avoir donné sa dernière représentation à l'Auditorium, alors qu'elle se dirigeait avec sa troupe au train qui devait la conduire à Ottawa, Sarah Bernhardt eut droit à une manifestation hostile. Trois cents personnes s'assemblèrent à la gare pour huer l'actrice en scandant «À bas la juive» et trois membres de la troupe furent légèrement blessés. Pour la principale intéressée qui obtint les excuses officielles du premier ministre du Canada, sir Wilfrid Laurier, l'incident ne sembla avoir eu aucune portée significative.

Après son passage à Québec, Sarah Bernhardt fit la manchette des journaux du Québec comme ailleurs au Canada et aux États-Unis. *The Quebec Chronicle*, pour sa part, se fit une fierté de rappeler que la «divine» avait elle-même précisé aux Canadiens français qu'ils n'avaient rien de français...

Rappelant l'effet de la visite de Sarah Bernhardt à Montréal en 1880, Jean-Marc Larrue écrit: «Si sa visite revêt une telle importance à nos yeux, c'est qu'elle dévoile et, dans une certaine mesure, façonne les bases de ce qui sera l'institution théâtrale francophone de Montréal.»



En 1905, la visite de Sarah Bernhardt à Québec ébranla momentanément les assises fragiles d'une institution succursale. Celle qui aurait pu servir à la valorisation du théâtre francophone à Québec, celle qui aurait pu être un flambeau de l'art théâtral avait plutôt assombri l'horizon d'une institution qui avait déjà peine à éviter les assauts du clergé. ♦

(«L'Événement», mardi 5 décembre 1905, p. 5).

Christian Beaucage est docteur en littérature québécoise et professeur au Collège de Limoilou.